Mauro Bonazzi, *Il platonismo*

Alexandra Michalewski

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/philosant/696>

DOI : 10.4000/philosant.696

ISSN : 2648-2789

Éditeur

Éditions Vrin

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2016

Pagination : 218-221

ISBN : 978-2-7574-1472-9

ISSN : 1634-4561

Référence électronique

Alexandra Michalewski, « Mauro Bonazzi, *Il platonismo* », *Philosophie antique* [En ligne], 16 | 2016, mis en ligne le 01 novembre 2018, consulté le 02 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/philosant/696> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/philosant.696>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Concludendo, siamo di fronte a un libro molto interessante, che dimostra almeno due cose. In primo luogo, la grande importanza che il *Fedone* ha avuto nella storia delle interpretazioni platoniche, fin dall'antichità, mostrando con ciò di essere, a tutti gli effetti, un vero classico della letteratura filosofica di tutti i tempi.

La seconda cosa che si nota è la conferma di un fatto ben noto a chi si interessa di storia della storiografia: tutti gli interpreti hanno usato il *Fedone* come uno strumento ritenuto importante per polemizzare con altre scuole di pensiero, e si sono quindi appropriati del testo piegandolo ai propri orientamenti filosofici. In altri termini, il testo platonico è stato al centro di una grande varietà di approcci, ognuno dei quali, anche nel criticarlo, lo riteneva importante per l'affermazione della propria prospettiva.

Giovanni CASERTANO
Università di Napoli «Federico II»

Mauro BONAZZI, *Il platonismo*, Turin, Giulio Einaudi editore, 2015 (Piccola Biblioteca Einaudi, 56), 239 p., ISBN : 978-88-06-21689-4.

Le terme *platonisme* est ambigu : il peut désigner soit le contenu de la philosophie de Platon, soit l'histoire de sa réception et de ses interprétations. C'est en suivant les méandres de cette seconde acception que Mauro Bonazzi (MB) propose une étude du platonisme dans un parcours allant de Speusippe jusqu'aux derniers diadoques de l'école d'Alexandrie. L'ouvrage, qui entre rapidement dans son objet, comporte quatre chapitres bien équilibrés : 1. « L'Académie antique » (p. 3-37) ; 2. « Platonisme et scepticisme ? L'Académie à l'époque hellénistique » (p. 38-72) ; 3. « Vers le système : le platonisme de la première époque impériale » (p. 73-109) ; 4. « Le triomphe du système : le néoplatonisme » (p. 110-160). Suivent deux appendices : (1) « Le platonisme et la politique » (p. 163-179) qui a pour but de contrebalancer la vision d'un platonisme uniquement contemplatif et de réévaluer non seulement le rôle que les différents scholarques jouèrent sur la scène publique, mais encore la teneur du message politique des platoniciens anciens ; (2) « Le platonisme et le christianisme » (p. 180-194) qui propose un aperçu très bien documenté de l'évolution des rapports entre christianisme et néoplatonisme de Porphyre jusqu'à saint Augustin ; une bibliographie complète et actualisée ; un *index nominum*.

Sous l'apparente linéarité de l'exposition, l'ouvrage relève un défi de taille : ôter les lunettes dogmatiques qui font voir une essence pérenne du platonisme et déduisent par après ce qui n'en constitue que des dérives accidentelles. En d'autres termes, il s'agit de montrer qu'il n'y a pas d'option préférentielle sur ce que devrait être le platonisme. Dès la première page, l'auteur souligne que mettre la pensée de Platon en système est le fruit d'une reconstruction qui prend forme à l'époque impériale. Le platonisme ne peut se dire qu'au pluriel. Le livre de MB examine la façon dont, sur près d'un millénaire, les exégètes ont tenté de reconstruire ce qui était censé être la doctrine véritable de Platon en indiquant que le caractère protéiforme des figures qu'il a prises au cours des siècles découle de difficultés internes aux dialogues eux-mêmes. La lecture intégrative de MB fait surgir quelques paradoxes, comme celui consistant à défendre que, tout autant que le dogmatisme impérial, le scepticisme académicien est à inclure dans l'héritage platonicien.

L'auteur procède méthodiquement en rappelant que dans l'Ancienne Académie ne régnait aucune orthodoxie, mais que s'y exprimait une pluralité de courants interprétatifs. Tous ont pour point de départ la philosophie de Platon qui non seulement a ouvert la voie à des directions multiples au sein de la tradition platonicienne, mais aussi a fait naître des philosophies dissidentes, l'aristotélisme, puis le stoïcisme. C'est à cette époque

que sont posés pour la première fois des problèmes platoniciens qui occuperont le centre des débats jusque dans l'Antiquité tardive : la discussion sur la nature et la causalité des Formes, sur le caractère engendré ou non du monde à partir de l'exégèse du *Timée*. Accordant une place seulement secondaire aux mathématiques, MB consacre en revanche une étude attentive au traitement de l'éthique. Celle-ci, reléguée au second plan par les premiers scholarches, devient un objet central avec Polémon, disciple de Xénocrate, qui développe avec plus de rigueur les thèmes de son maître. MB indique comment sont avec lui posés les premiers jalons des débats hellénistiques – plus particulièrement stoïciens – sur le sens à donner à la formule « vivre en accord avec la nature ».

Le second chapitre est consacré à l'étude de la phase dite sceptique de l'Académie, et suit les évolutions fines qui se font jour d'Arcésilas à Philon de Larissa, pour qui la suspension du jugement, loin d'être une attitude passive, constitue un assentiment actif à ce qui est vraisemblable, fondé sur la conviction qu'il est impossible de saisir la réalité dans son objectivité. De manière générale, ce qu'il est convenu d'appeler la Nouvelle Académie a été, depuis Antiochus et jusqu'à une époque récente, considéré comme une sorte de parenthèse déviante n'ayant que peu (ou même rien) à voir avec le platonisme. Contre cette tendance et contre la thèse de Görler qui situe les racines du doute académicien dans le pyrrhonisme, MB souligne que, loin de renvoyer à une supposée indétermination fondamentale du réel, l'*epoche* académicienne vise à souligner les limites de la connaissance humaine.

L'époque impériale constitue un tournant : c'est à ce moment que le platonisme s'infléchit pleinement vers une théologisation, porté par la conviction qu'existent des réalités transcendantes, causes de l'organisation du monde et principes vers lesquels l'âme doit se tourner pour vivre bien. La reconnaissance des réalités intelligibles assure l'existence d'un critère de vérité qui permet de dépasser la position sceptique, mais aussi de justifier la distinction fondamentale entre *doxa* et *episteme*. C'est parce qu'il y a des Formes transcendantes qu'il est possible de tenir un discours vrai sur les choses et de construire une éthique. Or, comme le met très justement en lumière MB, annonçant un thème qui fait l'objet principal de son autre étude récente¹, cette conception de la transcendance absolue du divin pose problème : les réalités intelligibles, qui sont divines, ne sont pas accessibles à la connaissance humaine en cette vie, en raison du brouillage opéré par l'incarnation. Dans la mesure où l'esprit humain ne peut connaître directement les réalités divines telles qu'en elles-mêmes, le platonisme de l'époque impériale aboutit paradoxalement à une sorte de scepticisme de la transcendance. Le second intérêt de ce chapitre est de montrer comment c'est à cette époque également que commence à se déployer ce qui n'était encore qu'en germe dans l'Ancienne Académie : une systématisation de la pensée platonicienne à partir d'une activité de commentarisme, centrée alors sur l'exégèse du *Timée*. Contre une certaine tentation liée à la catégorisation historiographique, qui pourrait faire croire qu'il existe de profondes différences entre ce qu'il est convenu d'appeler le « médio- » et le « néo- » platonisme, MB indique l'existence d'une trame continue entre l'époque impériale et le néoplatonisme, où se perpétue la vision unifiée et systématique de la pensée de Platon.

Le dernier chapitre est consacré au néoplatonisme et à ses grandes figures : Ammonius, le maître de Plotin – qui le premier fait de la conciliation de Platon et d'Aristote la préoccupation centrale de son activité exégétique, donnant par là une

1. M. Bonazzi, *À la recherche des Idées : platonisme et philosophie hellénistique d'Antiochus à Plotin*, Paris, 2015. Voir *infra* le compte rendu p. 228-230.

direction essentielle au platonisme tardo-antique –, Porphyre, Jamblique, puis les diadoques de l'école d'Athènes et enfin ceux de l'école d'Alexandrie. MB met en avant deux points principaux. (1) Le néoplatonisme poursuit et achève ce qu'avait commencé le platonisme impérial : le traitement de problèmes théologiques dans un contexte scolastique. (2) Il serait caricatural d'opposer le médioplatonisme, caractérisé par la pluralité de ses représentants, et le néoplatonisme, qui serait une sorte de bloc doctrinal monolithique. Dans la suite des travaux inaugurés par le P. Saffrey, MB souligne que le néoplatonisme après Plotin a pris différentes inflexions.

Concernant Plotin, qui est le premier platonicien à avoir une confrontation serrée et polémique avec les écrits d'Aristote, l'auteur rappelle comment sa nouvelle organisation de la théorie principielle, qui s'inspire des hypothèses de la seconde partie du *Parménide*, a définitivement donné une nouvelle orientation au platonisme. On pourrait peut-être regretter que l'auteur ne précise pas davantage le caractère d'exception du style exégétique plotinien, tout comme les différentes formes qu'a prises le commentaire depuis le début de l'époque impériale jusqu'à la fin du néoplatonisme. Les traités de Plotin, qui manifestent la manière zététique dont les questions étaient abordées dans ses cours, n'ont pas la forme du *Spezialkommentar* médioplatonicien. Ils n'ont pas non plus la forme du commentaire lemmatique que les néoplatoniciens ultérieurs utiliseront, en s'inspirant de la méthode d'Alexandre d'Aphrodise. Si Porphyre est bien, comme le rappelle MB, celui qui s'est chargé d'intégrer le commentaire d'Aristote dans le cursus platonicien comme propédeutique à Platon, les pages consacrées à Jamblique montrent comment celui-ci peut être considéré comme une sorte de « second fondateur du néoplatonisme » (p. 118), pour reprendre une expression de K. Praechter. Le néoplatonisme tardif lui doit en effet deux apports fondamentaux : le premier, scolastique, concerne la fixation du canon de lecture des dialogues platoniciens ; le second, philosophique, concerne la place faite au pythagorisme, dont l'influence, déjà très importante à l'époque impériale et chez Porphyre, devient avec Jamblique la colonne vertébrale du platonisme. Ce que souligne MB, c'est que l'élément de nouveauté n'est pas l'intégration du pythagorisme ni même des traditions et religions antérieures qu'il subordonne à la pensée de Platon, mais l'usage qui en est fait : le projet n'est plus seulement de construire une philosophie grecque unifiée, mais de bâtir un rempart contre le christianisme. L'appendice consacré aux relations entre platonisme et christianisme approfondit l'étude de ce contexte religieux qui modifia profondément, à partir du III^e siècle, les paramètres de l'exégèse platonicienne.

Si MB consacre des analyses très détaillées à la complexité de l'architecture néoplatonicienne des principes et à la question délicate de l'âme non descendue dans son lien avec l'éthique et la cosmologie au sein du néoplatonisme athénien héritier de Jamblique, il n'aborde pas explicitement un autre aspect pourtant décisif de l'exégèse néoplatonicienne tardive, à savoir l'intégration du modèle mathématique euclidien. La dernière partie du chapitre prend position dans le débat qui oppose Ilsetraut Hadot à Karl Praechter à propos des différences entre l'école d'Athènes et celle d'Alexandrie. MB suggère une voie moyenne : avec la première, il rappelle l'existence d'une continuité de méthode d'enseignement entre les deux écoles, mais avec le second, il insiste sur la différence des centres d'intérêt, l'école d'Alexandrie étant plus sensible aux questions logiques et physiques et moins centrée sur l'anti-christianisme. La remarque concernant l'accent donné aux problèmes logico-physiques appelle néanmoins peut-être quelques nuances dans la mesure où une partie du corpus des commentaires alexandrins a été perdue.

Avec la lapidité d'une expression toujours claire et d'une érudition maîtrisée,

l'ouvrage synthétique de MB dresse une remarquable cartographie du platonisme antique qui a le mérite de montrer comment se déploient des lignes de force, de continuité, ponctuées de bifurcations et de changements d'orientation. Cet essai, qui intègre le scepticisme académicien de plein droit dans l'héritage platonicien et qui souligne les passerelles entre l'époque impériale et le néoplatonisme, fait bouger les lignes d'opposition traditionnelles des commentateurs.

Alexandra MICHALEWSKI
CNRS, Centre Léon Robin

Charlotte MURGIER, *Éthiques en dialogue, Aristote lecteur de Platon*, Paris, Vrin, 2014 (Textes et traditions), 352 p., ISBN : 978-2-7116-2532-1

Issu du remaniement d'une thèse de doctorat, cet ouvrage prend comme point de départ la critique d'un présupposé commun aux lectures néoplatonicienne et jaegerienne du rapport d'Aristote à Platon. D'un côté, les néoplatoniciens rendaient compatibles Aristote et Platon, tandis que Jaeger entendait montrer qu'Aristote avait progressivement gagné son autonomie. Il n'en reste pas moins que ces deux démarches procèdent toutes deux à une reconstruction systématique de la philosophie platonicienne qu'elles s'efforcent ensuite de retrouver dans les textes aristotéliens, que ce soit sous forme critique ou positive (introduction, p. 11). Charlotte Murgier (CM) entend contourner ce présupposé : même si le projet aristotélien gagne à être lu en regard de la philosophie platonicienne, l'étalon que représentent les thèses métaphysiques de Platon pour mesurer la proximité ou la distance d'Aristote par rapport à Platon est moins opératoire en philosophie pratique, quand bien même Aristote critique l'Idée du Bien en *Éthique à Nicomaque* I, 4 (selon le découpage de Susemihl) et *Éthique à Eudème* I, 8. La critique aristotélienne de l'Idée du Bien n'est pas le dernier mot du dialogue entre Aristote et Platon, mais bien plutôt son prologue. Il s'agit ainsi de « partir à la recherche d'une autre présence du platonisme dans l'éthique aristotélienne » et d'« abandonner la flagrance du désaccord » (p. 12). Même si les mentions explicites de Platon sont rares dans l'*EN*, on y trouve des références précises, voire des reprises littérales de passages du *Philebe*. Ainsi « le » Platon avec lequel Aristote discute est celui des dialogues – celui que nous connaissons tous. Aristote est un lecteur de Platon, et non pas celui qui a purement et simplement rejeté le Bien. Ce parti pris conduit CM à éviter tout recours aux doctrines non écrites, et à prendre le platonisme comme une œuvre écrite, pour Aristote comme pour nous lecteurs de Platon, en faisant comme si Aristote ne connaissait que les *Dialogues* de Platon. Cela afin d'« échapper au cercle vicieux consistant à définir la philosophie platonicienne à partir d'une tradition... redevable au moins en partie de la source aristotélienne », et afin d'échapper également « à la tentation d'opposer, voire d'imposer une interprétation du platonisme contre une autre, préférant le Platon reconstitué par nos soins à son portrait aristotélien » (p. 13). Prenant au pied de la lettre le qualificatif de liseur que, selon la tradition, Platon lui-même aurait attribué à Aristote, CM entend considérer la construction des concepts éthiques aristotéliens à partir de la lecture faite par Aristote des dialogues platoniciens, en mettant entre parenthèses la question socratique, c'est-à-dire la distinction problématique entre le Socrate « historique » et le Socrate de Platon. Montrer comment « l'héritage platonicien dans l'éthique aristotélienne consiste ... moins dans la reprise, critique ou non, de thèses que dans la réappropriation de problèmes dialectiques issus des dialogues de Platon », tels sont l'interprétation et l'apport majeurs de cet ouvrage. Pour ce faire, les textes utilisés seront majoritairement tirés de l'*EN* et des *Politiques*, en excluant les